

FRANCE.

—Le bateau à vapeur égyptien le Réchid vient de débarquer à Marseille Hussein-Bey, fils de Méhomet-Aly, et Ahmet-Bey, fils d'Ibrahim-Pacha, accompagnés de trente-six jeunes gens qui viennent avec eux faire leur éducation en France, sous la direction de Stephan-Essendi, l'un des élèves les plus distingués de la première mission égyptienne.

—Un incendie vient de détruire presque en totalité le village de Lorey (Loiret). Sur trente maisons environ dont il se composait, vingt ont été la proie des flammes.

Le curé desservant la paroisse ain-i que ses confrères des communes limitrophes de Corbeilles, Juranville, Milon et Ladon, se faisaient remarquer par leur zèle parmi les travailleurs. Presque toutes les familles sont ruinées. Les moissons venaient d'être rentrées, elles sont perdues.

PRUSSE.

—On écrit de Berlin, 2 août :

« Le bruit s'est répandu que l'assassin Tachsch avait eu l'intention d'abord d'appuyer son pistolet sur la tempe du Roi, mais il n'a pu le faire. Le Roi et la Reine avaient la figure toute couverte de poudre.

« Après son arrivée à Francfort, le Roi a écrit de sa propre main trois lettres, savoir : une au prince de Prusse, une à l'empereur de Russie, et l'autre au ministre Flottwell.

Le paragraphe de la loi pénale qui s'applique au régicide porte que le coupable de haute trahison devra, selon le degré de sa perversité, subir la peine de mort, accompagnée des accessoires les plus effrayants.

« Tachsch, à qui l'on a demandé s'il connaissait cette disposition de la loi pénale, a répondu qu'en sa qualité d'ancien bourgmestre, il était versé dans la législation criminelle. »

—La *Gazette générale de Prusse* a vu officiellement, dans son numéro du 28 que le Roi a été touché par les balles de l'assassin. On lit dans cette feuille :

« Une lettre que le Roi a écrite de sa propre main à Francfort-sur-l'Oder est une nouvelle preuve que S. M. se porte bien, et nous sommes d'autant plus heureux de pouvoir communiquer cette nouvelle, que S. M. a été réellement atteinte de deux balles qui ont été criminellement tirées sur elle ; mais par une faveur toute particulière de la providence, le Roi n'a pour toute blessure qu'une enflure rouge au milieu de la poitrine. »

—On lit dans l'*Invalide russe* que la ville de Starokonstantinof, dans le gouvernement de Volhynie, a été dévorée par l'incendie le 26 juillet. Trois-cent quarante bâtimens sont devenus la proie des flammes.

RUSSIE.

—La *Gazette d'Augsbourg* confirme la nouvelle d'un échec que les Russes ont éprouvé dans Paedigor-k, dans la Caucase ; mais les détails de cette affaire manquent. Dans le Daghestan, Schamil s'est emparé de la forteresse russe de Derband, ainsi que des armes et des munitions. Plusieurs centaines de Russes sont restés sur le champ de bataille.

ITALIE.

L'exécution des frères Bandiera, plusieurs fois annoncée, est aujourd'hui officiellement confirmée par le *Journal officiel des Deux-Siciles* ;

« Le second jugement de la junte militaire, émané à Cosenza, a été rendu le 24 juillet au matin. Cette sentence comprend les personnes composant la bande des réfugiés étrangers débarqués en Calabre, le 16 juin dernier. Dix-sept ont été condamnés à mort. Le Roi a ordonné qu'elle soit exécutée pour les chefs et pour ceux qui avaient le plus crié à la révolte. Par conséquent, neuf ont été fusillés le lendemain 25. Ce sont : Don Attilio Bandiera, don Emilio Bandiera, don Nicolo Ricciotti, don Anacarsi, don Domenico Muro, Giovanni Tenesunci, Giacomo Rous, Francesco Berti, Domenico Lupatelli. »

—On commence à connaître dans quelques-uns de ses détails le plan qu'avaient conçu les conjurés de la *Jeune-Italie*, qui, partis de Corfou au nombre de vingt-deux, se propo-aient d'attaquer le royaume de Naples par la Calabre. Le côté de la mer Adriatique opposé à la province d'Otante est habité par une tribu d'Albanais turcs, connus sous le nom de *Cimmariotes*, qui, bravant l'autorité de la Porte, exercent un brigandage habituel sur terre et sur mer. Tout vaisseau que quelque coup de vent jetait sur ces côtes était perdu, et son équipage massacré ou réduit en esclavage. On prétend que les entrepreneurs de la révolution italique avaient intéressé cette horde à leur entreprise. Ils avaient arrêté avec elle une convention par suite de laquelle toute la Cimmara devait aborder en Calabre aussitôt que l'expédition de Corfou serait parvenue à s'établir sur un point favorable du rivage. Déjà tout était en mouvement dans cette partie de l'Albanie ; les Cimmariotes avaient fait leurs préparatifs pour passer en Calabre, lorsque leur parvint la nouvelle de la défaite entière de leur avant garde. Les proclamations étaient signées des deux frères Bandiera et de Ricciotti. Ce que l'on comprend moins que la résistance des Calabrais, c'est la connivence patente du lord-haut-commissaire des îles Ioniennes, qui, officiellement prévenu du but de l'expédition par les consuls italiens, ne mit aucun obstacle à leur départ, à moins de supposer, ce qui ne serait pas impossible, qu'informé d'avance de l'accueil qu'elle recevrait en Calabre, il se soit plu à livrer les chefs de cette conspiration à un malheur qui devait en délivrer le gouvernement.

PERSE.

On a reçu par les derniers journaux allemands des détails sur des troubles qui ont éclaté à Mossoul, et dans lesquels notre consul, ainsi que M. de Sartiges, envoyé extraordinaire en Perse, ont été fort maltraités. Ces messieurs n'ont dû qu'à leur courage et à leur énergie d'échapper au dan-

ger qui les menaçait.

Les Dominicains de Mossoul avaient acheté une maison dont ils voulaient employer les matériaux pour construire de nouveaux bâtimens dépendants de leurs couvents. Le bruit fut répandu par les habitans que c'était une forteresse que faisait élever le consul de France, M. Botta, qu'il y avait du canon, que M. le comte de Sartiges (l'envoyé extraordinaire en Perse, arrivé depuis peu à Mossoul) avait transporté avec lui des caisses d'armes et de munitions, et qu'aussitôt la forteresse en état, les Français soulevaient des troubles dans la ville. La fermentation qui régnait fut encore excitée par le délégué de la Porte, Kémal-Essendi, et le 25 juin, les musulmans se réunirent dans la maison du cadi, qui se mit à leur tête avec le molah, et résolurent de démolir les bâtimens qui étaient en construction. Ils s'armèrent de haches, se précipitèrent dans le couvent, y maltraitèrent les prêtres et blessèrent l'un d'eux. M. Botta, M. de Sartiges et son interprète, M. Vidal, qui voulurent intervenir, furent insultés ; M. de Sartiges fut même maltraité. L'intervention du shérif-pacha ne fut pas plus heureuse. Les habitations furent détruites, l'église et le couvent pillés, les vases sacrés enlevés, et les chrétiens furent obligés, pour échapper à la mort, de se réfugier dans le consulat.

M. de Bourqueney, instruit de ces événemens, a demandé satisfaction à la Porte, et tout paraissait arrangé le 18, à la suite d'une conférence que cet ambassadeur avait eue avec Rifaat-Pacha.

M. de Bourqueney avait obtenu que le molah et le cadi seraient mandés à Constantinople pour rendre compte de leur conduite, et que Kémal-Essendi serait éloigné de Mossoul. Les ordres nécessaires devaient être donnés le 23 par la Porte, lorsque dans la matinée deux Tartares sont arrivés de Mossoul l'un à la Porte et l'autre à l'ambassade de France.

Il paraît que les nouvelles apportées par ces deux Tartares ont donné à réfléchir au Divan, car aussitôt le conseil de ministres s'est assemblé, et la discussion s'est prolongée jusqu'au soir. Les ordres qui devaient être publiés dans la journée ont été ajournés et une nouvelle conférence entre M. de Bourqueney et Rifaat-Pacha ne paraît avoir eu aucun résultat. Les premiers ordres auraient-ils été révoqués ? par quels motifs ? Sur ces deux points nous manquons encore de renseignemens.

TUNIS.

—Les journaux se sont préoccupés, il y a quelque temps, de la flotte turque, qui était sortie des Dardanelles pour manœuvrer au large ; néanmoins ils l'ont tous perdue de vue depuis ce moment. Voici ce qu'elle pourrait être devenue :

Cette flotte, composée de sept vaisseaux de ligne et de quatre frégates, s'est montrée sur les côtes de Syrie. Là, le capitain-pacha a convoqué tous les pilotes à son bord, et a tenu conseil pour savoir en combien de temps ils pourraient conduire sa flotte devant Tunis, et quels étaient les points de la côte favorables à un débarquement. Peu de tems après, cette flotte a disparu, cinglant vers l'ouest.

La Porte nourrit depuis longtemps le désir de déposséder le bey de Tunis, et de remplacer cette souveraineté indépendante par un pacha relevant directement de Constantinople. De son côté, le gouvernement français manifeste l'intention de maintenir le bey de Tunis, et d'empêcher que la Turquie ne vienne s'établir sur ses frontières d'Afrique. Jusqu'à présent la Porte n'a jamais osé mettre son projet à exécution : se serait-elle enfin déterminée et aurait-elle voulu profiter du moment de nos démêlés avec le Maroc ?

Quoi qu'il en soit, on dit que le gouvernement français, averti du départ de la flotte des côtes de Syrie, a donné ordre par le télégraphe à quatre vaisseaux de ligne de sortir de Toulon, sous les ordres de l'amiral Paraveval-Deschênes, pour aller croiser devant Tunis et y attendre la flotte turque.

La *Patrie* dit-ait dernièrement et on assurait à la Bourse que le gouvernement avait reçu une dépêche télégraphique annonçant que la flotte turque avait été signalée à la hauteur de Malte, se dirigeant sur les côtes du Tunis.

Le journal officiel du soir ne dit rien.

AMÉRIQUE.

—On écrit de Montevideo, le 20 mai 1844 :

« Depuis longtemps les rives de La Plata n'avaient été assaillies d'un *ponpero* (coup de vent) plus violent que celui que nous avons ressenti, du 9 au 11 de ce mois, tant à Montevideo qu'à Buenos-Ayres.

« Dans cette tourmente, vingt bâtimens se sont perdus en rade de Montevideo, sans qu'il ait été possible de leur porter secours ; il n'y a pas de ce nombre un seul navire français.

« Les bâtimens à vapeur de la marine royale d'Angleterre, le *Gorgon*, de la force de 3000 chevaux, et l'*Ardent* ont été, l'un jeté au fond de la baie, où il se trouve entièrement à sec et ensablé de près de trois mètres ; l'autre, lancé sur le brick de guerre de notre nation le *Dupetit-Thouars*. Dans ce choc, l'*Ardent* a beaucoup souffert, brisé tout l'avant et cassé le mât de beaupré du *Dupetit-Thouars*.

« Un seul navire s'est perdu à Buenos-Ayres ; la hâsse des eaux a été très forte ; tous les navires de la petite rade sont restés à sec ; ceux de la grande rade avec fort peu d'eau.

« La division navale française, commandée par le contre-amiral Linois, a été moins maltraitée que la division anglaise, à laquelle cet officier-général s'est empressé d'offrir les ressources dont il disposait.

Les frégates l'*Africaine* et l'*Atalante* ont cependant éprouvé quelques légères avaries qu'on s'occupe de réparer. »